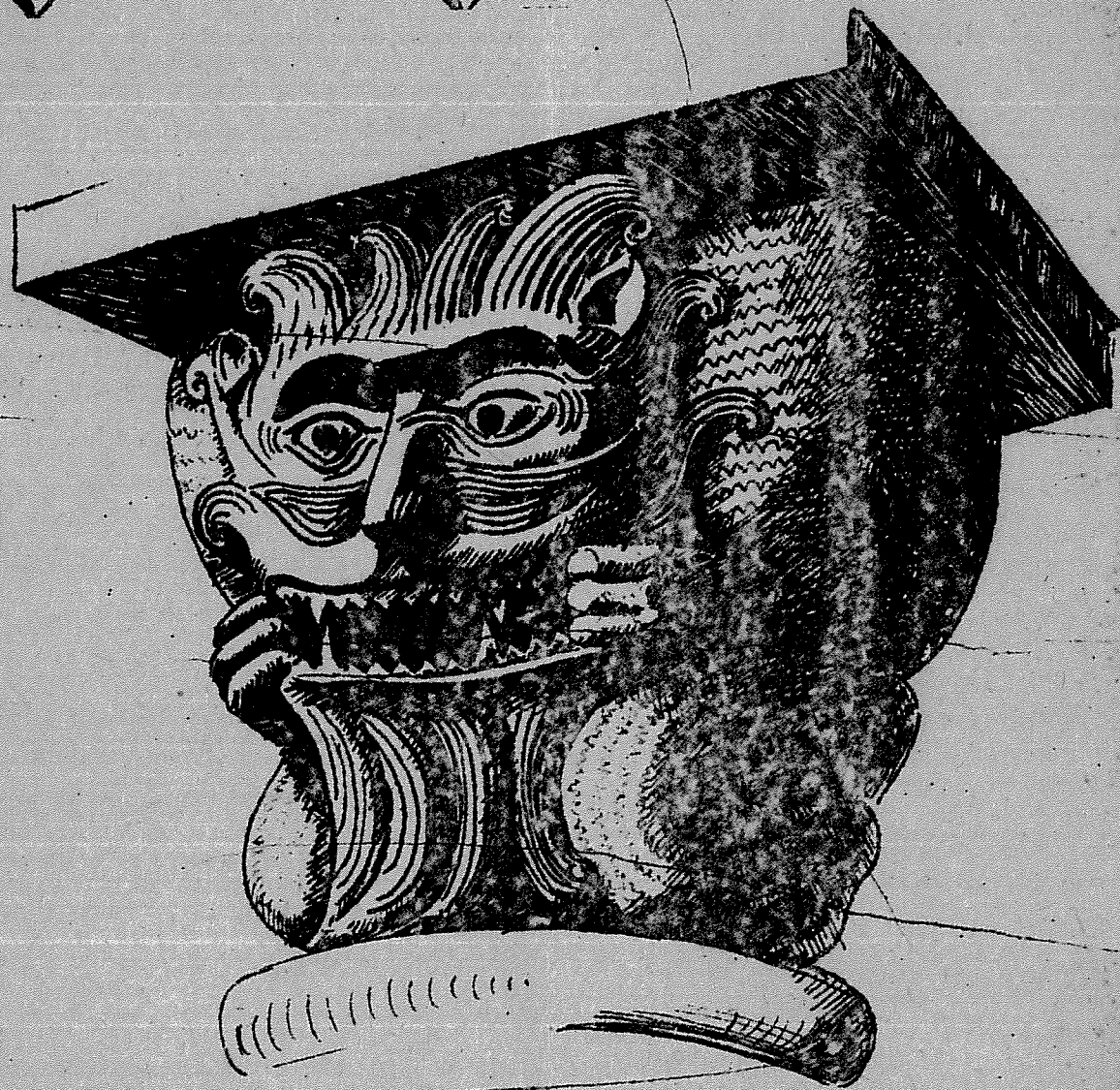


# bulletin de la société de mythologie française



NO LXVIII

X-XII-1967

bulletin trimestriel

prix du numéro 3,50f

siège social: lycée Félix Faure

60 beaunais

LE NEZ DU COMTE GUILLAUME.

Notre confrère François Villaneau a eu la bonne idée de traduire en français moderne le passage, teinté de paganisme gaulois, d'un poème médiéval ayant pour héros le nouveau-né Guillaume, futur comte de Toulouse. Trois fées lui prodiguent les dons les plus divers. La seconde, en particulier, déclare :

... " Je vueil qu'il soit de dames amez

Et de puceles joïs et honorez " ...

Perspective douteuse pour un Guillaume au court nez ! Chacun sait qu'un nez rabougri porte tort à la plastique masculine et dechaîne les risées, notamment chez les femmes, lesquelles ont tendance, par l'effet d'une association d'idées rhino-phallique, à subodorer de congénitales équivalences.

Or, la renommée du nez de Guillaume ne résida point dans sa brièveté, mais au contraire dans sa longueur. Il faut comprendre "Guillaume au Courb Nez", au "Nez Courbe", à forte gibbosité, un de ces nez imposants qui confèrent à leurs possesseurs un profil d'orgueil, d'audace et de majesté.

L'authentique surnom du personnage, on le découvre dans un texte en latin de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, qui fut rédigé avant la transcription en langue romane du Cycle de Guillaume. Il s'agit d'un faux diplôme fabriqué par un moine faussaire de l'abbaye de Saint-Yrieix, et signalant une donation faussement accordée par Charlemagne. L'un des co-signataires aurait été "Guillelmus Curbinassus" ! puisque le faux-diplôme en latin mentionne qu'il fut co-signé : " Willelmo Curbinaso " (forme ablatif), c.à-d. " par Willelmus Curbinasus".

Comment a-t-on passé de "Coub Nez" à "Court Nez" ? Sans doute parce que, la consonne terminale de "coub" étant devenue muette, l'adjectif a finalement été compris "court", vocable homophonique et d'usage plus fréquent, mais contre-sens exemplaire.

Pour tenter de justifier l'insolite expression "au Court Nez", un remanieur tardif de la Geste imagina que Guillaume avait eu le nez tranché par l'épée d'un géant Corsolt ! Explication mortifiante pour la victime de la mutilation; et d'ailleurs inadéquate, car un nez raccourci (par accident), ce n'est pas la même chose qu'un nez court (de naissance).

Ne tardons pas davantage à restituer au comte de Toulouse son appellation d'origine, que nous traduirons cependant en français moderne afin d'éviter le fâcheux malentendu : "Guillaume Nez-Busqué".

Nous essaierons de rendre, tant bien que mal, ce passage en français moderne ; un peu à l'usage de nos lecteurs qui ont rompu le contact avec notre vieille langue, et beaucoup pour nous-même, afin de reconnaître les limites de notre compréhension : en effet, si le mouvement général n'est pas douteux, le détail comporte de nombreux risques d'erreur.

Je remercie, en cette occasion, MM. Dontenville et Gachelin, qui ont bien voulu m'éclairer de leurs observations.

Au moment où naquit cet enfant, fils de Maillefer dont nous avons parlé, il existait une coutume, en Provence et en d'autres pays. On disposait une table et des sièges, et sur la table trois pains de fleur de farine, trois pots de vin et trois hanaps de lait (1). On posait l'enfant à côté, dans ses langes ; puis on le démaillotait, les dames le regardaient pour s'assurer qu'il était bien fils ou fille ; il était ensuite baptisé et levé (2)...

Il faisait beau, la lune brillait clair, l'heure était bonne, et le ciel bénéfique (3). Or il est temps de parler de ce nouveau-né, et des aventures que Dieu lui préparait.

Trois fées vinrent examiner l'enfant. L'une le prend, l'autre allume le feu, la troisième lui remet ses langes, toutes trois le recouchent, elles s'attablent. Pain, viande et vin clair, rien ne leur manque. Après souper, elles devisent. "Il est temps, dit l'une, de faire nos dons à ce petit". La première prend la parole : "Voyons d'abord quelle seigneurie je lui destinerai, s'il atteint l'âge de porter les armes : car il sera beau et fort, et hardi au combat. Constantinople, la cité redoutée, voilà celle dont il sera prince de son vivant. Il sera maître et seigneur de Grèce sur la mer. Ceux de Venise, il les forcera à se faire chrétiens. Si on l'attaque, il pourra se passer d'armure, car jamais homme ne pourra lui nuire, ni aucune bête lui faire mal. Ours et lion, serpent et sanglier, y perdront leur force et leur venin. Et j'ajoute encore ceci : si par hasard il prend la mer, jamais sa nef ne sombrera, par nulle tempête elle ne sera désemparée".

"Voilà de grandes choses, dit la seconde ; permettez que je parle à mon tour. Je veux qu'il soit bien aimé des dames ; et des pucelles fêté et honoré. Et je voudrais qu'il soit bon clerc lettré, instruit et endoctriné dans l'art de magie, de sorte que s'il est prisonnier en château-fort ou donjon il s'en échappe avant trois jours (4)".

"Vous avez bien parlé, dit la troisième, je vais lui faire aussi mes dons, si vous le voulez bien". -- "Faites à votre gré, dirent les deux premières, mais gardez-vous de lui porter tort".

La troisième fée est très puissante aussi : elle donne à l'enfant prouesse et joyeux courage ; il sera savant, courtois éloquent ; chasse et fauconnerie n'auront pas de secret pour lui (5) ; d'archer meilleur que lui, on n'en connaîtra pas ; parmi les champions de dix royaumes il sera encore couronné.

Ceci dit, toutes trois se lèvent sans plus attendre :

L'aube point, le jour va venir, l'heure les presse, elles partent,  
recommandant l'enfant à Dieu le Créateur.

-----  
NOTES

- 1) Ce cérémonial est celui des offrandes aux morts, dans l'antiquité, et jusqu'en notre siècle en certaines campagnes.
- 2) Autre cérémonie antique : "lever" un enfant, c'est le reconnaître, l'intégrer dans sa famille.
- 3) L'astrologie est évidemment de la partie.
- 4) Les exigences utilitaires dans l'instruction ne datent pas d'hier.
- 5) Nous osons traduire ainsi, en fonction du contexte, un vers obscur et probablement altéré.

=====

COMMENTAIRE

Voilà un texte dont la richesse éclate à première vue ; et même si riche que la surabondance de biens embarrasse. Où courir d'abord ? Aux renseignements précieux que nous trouvons sur les fées ? ou bien à l'image de l'homme idéal, du héros parfait et mythique d'une époque, ainsi peinte à nos yeux par le trouvère avec des détails parfois bien surprenants ?

Nous ne pouvons réprimer un sourire devant ce chevalier modèle, qui est en même temps apôtre, semeur de la bonne parole par la lourde épée, à la manière de Turpin de Reims ; mais aussi bien magicien, archer, orateur, homme à bonnes fortunes, et ingénieux en toutes choses comme le fut Ulysse. Sourions, mais sachons qu'on sourira de nous. Les programmes de notre Education Nationale ne sont guère moins ambitieux que celui du trouvère. Tous les programmes de ce genre sont hétéroclites et saugrenus. Chaque époque marine dans ses propres contradictions, qu'elle ne soupçonne pas plus que le poisson ne remarque l'existence de l'eau. Combien, autour de nous, vont proclamant qu'ils n'ont ni dieu ni maître, et passent leur temps à faire la cour à des tyranneaux subalternes, tels que policiers, bureaucrates et concierges ? L'homme du XX<sup>e</sup> siècle, grand philanthrope, est en même temps grand businessman. Il veut libérer tous ses frères, mais c'est à coups de bombes et de feu grégeois. N'accablons donc pas nos ancêtres quand dans leur cerveau les idées semblent mal s'accorder. Ne disons pas qu'ils étaient ignorants et sots quand ils parlaient de choses contraires au bon sens, comme de christianiser la ville de Saint Marc. La sottise artificielle, celle qu'engendre la haine, surpasse de beaucoup la stupidité que la nature peut produire. Pour choisir un exemple non sanglant, l'auteur de ces lignes a vu, en 1940, à Bordeaux, un vaste quartier interdit à la troupe allemande, avec de grands panneaux NEGERVIERTEL, quartier nègre. Des noirs, il eût été possible, je pense, d'en trouver, en cherchant bien : mais ils ne frappaient pas précisément le regard, ni dans la rue, ni dans les magasins. Seulement, la mythologie hitlérienne exigeait à Bordeaux la présence d'un quartier nègre : et on l'avait dûment reconnu et délimité, en dépit du témoignage des yeux. Il me fut donné ainsi d'assister à la genèse d'un mythe, par voie administrative.

Si la logique des passions, ou celle de la propagande, qui est la même, peut aussi facilement proclamer que le blanc est noir, comment hésiterait-elle à proclamer hérétiques, mécréants, sorciers, ou tout ce qu'on voudra, les gens qui font obstacles à nos projets ? A quoi bon chercher si ces différents griefs sont consistants ou non ? Un ennemi ne saurait être trop noir. Du moment que Venise et Constantinople se sont heurtées aux croisés, les voilà classées parmi les cités païennes, il est urgent de les "christianiser", c'est dans l'ordre.

Non que de cette sorte d'invective il n'y ait aucune conclusion à tirer. Les injures ne viennent pas tout-à-fait au hasard, elles témoignent à leur manière. Quand la Chanson de Roland dit du roi Marsile, à son 8e vers, qu'il "sert Mahomet et invoque Apollon", ne courons pas à la conclusion que décidément ce trouvère était ignorant et stupide, brouillait tout, et ne comprenait rien à rien. Mieux vaut dire, je pense, qu'il voulait tout brouiller, et refusait de comprendre ; qu'il refusait de distinguer entre les deux ennemis que l'Eglise combattait alors sur deux fronts : l'Islam au dehors, et, au dedans, la résurgence perpétuelle des cultes antiques. Il fallait, au mépris de tout ce qu'on pouvait

apprendre, les mettre dans le même sac, affecter de croire que les païens de Baligant sont en même temps des musulmans, et qu'ils adorent pêle-mêle Apollon, Tervagant, et l'idole de Mahomet ! Ce confusionnisme est la marque de la haine. On le voit reparaître chaque fois qu'elle règne, et, notamment, dans les accusations contre les Templiers.

La Chanson de Roland nous montre la chrétienté casquée, et l'épée à la main. Chez Guillaume, elle est encore armée et casquée, mais au fond plus détendue et déjà diplomate. Les croisades sont passées par là. Une bonne partie de l'animosité vouée aux Sarrasins s'est détournée d'eux, et vise maintenant Constantinople, Venise, et tels ou tels rivaux bien européens. Surtout, une tolérance surprenante paraît, à l'égard des cultes anciens, et des êtres qui, comme les fées, auraient fait bondir les disciples de Saint Martin. Disons aussi que vénérer ces êtres et leur faire des offrandes est beaucoup plus facile que de pratiquer les vertus chrétiennes. Le poids énorme de la facilité tire en faveur de la vieille religion. L'hommage final "à Dieu le Créateur" ne sera bientôt plus qu'une formule de style. Si l'art d'Yngrenance, qui est au moins magie, et peut-être nécromancie, permet d'obtenir les biens de ce monde, les commandements de Dieu passeront bientôt à l'arrière-plan, les théologiens les plus indulgents se fâcheront, et Mesdames les fées ne tarderont pas à être dénoncées comme horrible sorcières. L'espèce de syncrétisme reflété par le morceau paraît singulièrement précaire et menacé. Paradoxalement, il a duré. On le retrouve un peu partout et dans tous les temps. Beaucoup d'hommes et de femmes, très dévots d'une part, ont d'autre part aimé danser sur la corde raide aux confins d'un royaume interdit. L'interdiction, nous le savons, est un charme puissant. La tentation a toujours été grande de s'adresser à quelques uns de ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, et qui ne sont, ni des anges, ni des démons. Les grandes religions du monde ont dû compter avec eux. Mahomet lui-même, en terre d'Islam, n'a jamais pu exorciser tout-à-fait les divers génies. On y "sert Apollon" beaucoup plus que Mahomet n'aurait voulu. Le strict monothéisme a toujours paru austère à bien des personnes.

François VILLANEAU.